

L'humble dynamite

Trois cents regards noirs, presque autant de drapeaux rouges, des mâchoires serrées. Des cris et des crachats de mépris à l'approche des premiers hélicoptères de l'armée. La mutinerie de l'île prison d'El Frontón en est à son troisième jour et les insurgés maoïstes du Sentier Lumineux, retranchés dans le bâtiment principal, n'ont toujours pas cédé un mètre carré du territoire conquis sur l'ennemi. C'est en tout cas ce qu'a déclaré, quelques instants plus tôt, le leader historique José Pacari à ses militants, fidèlement alignés face au soleil levant.

À la droite du dirigeant, un homme brandit le portrait du président Mao. Aussitôt le chœur des combattantes, foulard rouge et casquette verte, entonne...

— La guerre du peuple est juste. La guerre révolutionnaire du peuple est juste, la guerre révolutionnaire du peuple péruvien est juste...

Les drapeaux claquent dans le vent, le vrombissement des hélicoptères s'éloigne. Tonnerre d'applaudissements. Les militants resserrent les rangs, regardent loin devant. Au-delà de l'océan. Cet après-midi de juin 1986 marque un tournant dans

la glorieuse histoire révolutionnaire du Pérou, de l'Amérique... Du monde. Le leader José Pacari n'est pas homme à douter.

Dans un coin, les corps entassés témoignent de la violence des combats des jours précédents. Les guérilleros emprisonnés n'ont beau disposer que de couteaux, de fourchettes et de cuillères mal aiguisées, ils savent s'en servir. Les matons l'ont appris à leurs dépens. La moitié d'entre eux a eu la gorge tranchée. Les autres ont préféré se jeter dans les vagues du Pacifique pour tenter de rejoindre à la nage les plages du sud de Lima, la capitale péruvienne. Sans l'intervention des pêcheurs, il n'y aurait pas eu de survivants. Quant aux troupes spéciales antiterroristes qui ne devaient faire qu'une bouchée de pain des mutins, elles n'ont pas résisté plus d'un quart d'heure à l'huile bouillante, catapultée du toit de la prison. Une trentaine de maoïstes ont tout de même déjà trouvé la mort dans les affrontements, mais les survivants se préparent à résister, mains nues, aux mitrailleuses de l'armée.

Le sang irrigue la révolution, rappelle solennellement José Pacari. En dehors du pouvoir, tout n'est qu'illusion.

Viva el partido, crient en chœur les militants qui marchent en rangs serrés, au pas cadencé... Viva el Presidente Gonzalo... Viva la revolución. Viva, viva, viva...

— Viva la vida... soupire José Pacari... À mort la mort.

Les hélicoptères militaires sont à nouveau au-dessus de la cour intérieure de la prison. L'un des pilotes beugle dans un mégaphone le compte à rebours de

l'assaut final. Les insurgés trouvent la force de rire en chœur et d'applaudir au rythme des pales qui s'emballent.

Moins trois secondes, moins deux, moins une... L'hélicoptère plonge, mitraille en tête. Les paroles de *l'Internationale* couvrent le sifflement de la première rafale. « Debout les damnés de la terre... » José Pacari s'effondre, les guérilleros resserrent les rangs autour de leur chef mortellement blessé tout en hurlant : « la raison tonne en son cratère, c'est l'éruption de la fin... » Une seconde, puis une troisième rafale, font voler les têtes hautes, les poings brandis, les torses bombés. Un vieil homme crie sa haine, d'autres, plus jeunes, vomissent de peur. Certains s'agenouillent pour supplier... Les troupes d'élite débarquées sur la plage arrière de l'îlot, sont déjà là, revolvers braqués sur les nuques, les tempes, les bouches.

— Tuez-les tous, le diable reconnaîtra les chiens, hurle un gradé à la peau vérolée.

Chaque soldat vide son barillet à bout portant. Comme ça, machinalement, sans même serrer les dents, ni détourner les yeux. L'affront des jours précédents est lavé... Et l'armée rétablie dans sa dignité.

Coincé sous un tas de cadavres, José Pacari trouve encore la force de menacer les soldats dont il ne voit plus que le bout des bottes.

— Que la malédiction du Parti vous poursuive jusqu'en enfer... Aucun d'entre vous ne réchappera au massacre final !

José Pacari meurt les armes aux yeux, le spectacle grandiose de la vengeance dans la tête. Un gigantesque feu d'artifice, une étincelle, un soupir, le noir...

Sur les plages du quartier de Miraflores, les surfeurs bénissent les vagues exceptionnelles et la proximité d'un banc de jeunes dauphins. Des gamins manient des cerfs-volants avec dextérité, les marchands de glaces se font les muscles en marchant sur le sable brûlant. À la terrasse d'une guinguette, un couple d'amoureux se partage une bière et un plat de ceviche¹. La femme scrute l'horizon en direction d'El Frontón à l'aide de jumelles. L'homme pleure. De rage et de tristesse mêlées. Ils n'ont pratiquement rien vu de là où ils sont, mais imaginent ce qu'ont pu endurer les camaradas sur l'îlot pris d'assaut par la marine. Les autres mutins, ceux de la prison de Lurigancho ne devraient pas connaître un meilleur sort. Le Président de la République a choisi le bras de fer et les militaires de ne pas céder un pouce de terrain. Le Sentier Lumineux voulait profiter de la présence de dizaines de représentants de l'Internationale socialiste réunis en congrès à Lima pour se faire connaître du monde entier. Sur le plan médiatique, il a réussi, mais à quel prix. Selon la correspondante du quotidien français *Le Monde*, au moins trois cents guérilleros emprisonnés auraient péri dans cette insurrection du désespoir. La presse allemande parle de massacre.

Une heure à peine après la dernière balle dans la nuque du dernier insurgé, les premières bombes explosent aux quatre coins cardinaux de Lima. Le Sentier Lumineux lance ses meilleurs commandos dans la bataille. Des étudiants fraîchement recrutés se sont joints à eux pour faire nombre. José Pacari, n'était pas n'importe qui dans la hiérarchie du Sen-

1 Poisson cru mariné

tier Lumineux et sa mort héroïque mérite le plus grand des hommages révolutionnaires. Dans le désordre, la guérilla fait sauter les locaux d'un mouvement conservateur proche de l'Opus Dei, le siège du puissant patronat espagnol, le magasin d'un concessionnaire de voitures japonaises et le plus gros McDonald de la ville. Vers dix-huit heures, la centrale électrique vole en éclat. Une partie de la capitale est aussitôt plongée dans le noir. Au Palais présidentiel, les experts en matière de sécurité hésitent à instaurer un couvre-feu qui pourrait être perçu comme un aveu de faiblesse. Des dizaines de patrouilles de police prennent cependant position aux principaux carrefours du centre historique de Lima, d'autres bloquent les avenues menant aux quartiers populaires. Le grand hôtel Miramar qui accueille les congressistes socialistes européens est encerclé par les tanks de l'armée. Le branle-bas de combat des forces de l'ordre impressionne mais n'empêche pas un berger allemand piégé d'exploser alors qu'il est en train d'uriner devant les bureaux de l'état-major des armées. Bilan de l'opération, sept morts : cinq soldats dont un colonel, une marchande ambulante de fruits et sa gamine. Stations radios et chaînes de télévision recommandent aux habitants de Lima de se barricader chez eux et d'éviter de s'approcher des fenêtres. En moins d'une demi-heure, les quartiers résidentiels se vident. Plus de voitures, ni de bus, encore moins de piétons. Les gardes privés des restaurants et des magasins chics représentaient des cibles trop faciles, ils ont déserté. Restent les oiseaux dans les arbres et les mendiants qui n'ont pas où se réfugier.

Lorsqu'au printemps 1980, six ans déjà, l'obscur Sentier Lumineux s'est attaqué à un hameau perdu dans les Andes pour annoncer le début de la lutte armée, pas un homme politique, ni un seul journaliste n'a pris l'épisode au sérieux. Les tracts dénonçant la clique du chien Den Xiao Ping et la libéralisation de l'économie chinoise n'annonçaient pas explicitement qu'un groupuscule maoïste déclarait la guerre totale à l'État péruvien. Encore moins que leur chef, le professeur Abimael Guzmán, auto-proclamé Président Gonzalo, prenait la chose très au sérieux. Dix mille morts plus tard, certains s'en mordent les doigts. La guérilla contrôle une grande partie des Andes du sud et les rives péruviennes du lac Titicaca, sème la terreur jusqu'aux confins de l'Amazonie, a surtout infiltré les bidonvilles de Lima où elle recrute à tour de bras chez les plus jeunes. La veille du soulèvement des prisonniers d'El Frontón, le Premier ministre a affirmé au journal télévisé de *Canal 9* que les cellules terroristes avaient métastasé la société et l'éditorialiste du quotidien *La República* a renchéri en comparant la situation du pays à celle du Vietnam, juste avant la chute de Saïgon. L'élite blanche voit des Quechuas rouges partout et les candidats à l'émigration font le siège de l'ambassade américaine.

Il est dix-huit heures quarante-cinq. Le centre historique de Lima est plongé dans l'obscurité. Le jeune soldat en faction devant le ministère des Affaires étrangères n'en mène pas large et sursaute au moindre bruit insolite. Depuis quelques minutes, il a repéré, juste en face de lui, un groupe de gamins des rues planqués dans les gravats d'un chantier. Les mômes se réfugient là tous les soirs pour fumer de la

pasta² avant de s'endormir collés les uns aux autres. Ce soir, il ne saurait dire pourquoi, mais cette présence le réconforte. Le jeune soldat a grandi dans un village de haute montagne sans électricité mais avec des étoiles plein le ciel. Ce soir, Lima dans le noir, lui fait penser à une grotte remplie de chauve-souris.

Soudain, sur sa gauche, un frottement métallique vague, un crissement peut-être, un bruit insolite en tout cas, rompt le silence. Les gamins, eux aussi ont entendu, il le sent. Le petit soldat déteste cette sensation et ne parvient pas à refouler sa peur de l'obscurité. Il ose à peine tourner la tête en direction de la masse sombre qui vient de surgir à moins de dix mètres. Il a beau être armé, ce n'est pas une raison pour affronter l'inconnu, seul. Le petit soldat plisse les yeux comme s'il était à la chasse et devine deux silhouettes en train de pousser un combi Volkswagen, tous phares éteints. Ses jambes tremblent trop, il se cache dans sa guérite. À leur manière de se déplacer, d'éructer à voix basse, à l'odeur de leur sueur aussi, les inconnus sont comme lui, originaires des montagnes. Le jeune soldat se reprend, sort de sa guérite, il ajuste son ceinturon pour se donner de la contenance, jette un œil en direction des mêmes et s'avance. Sa lampe torche éclaire à peine le bout de ses chaussures. Il marque un temps d'arrêt.

— Hé là, vous autres, savez pas lire ? C'est écrit quoi sur le panneau ? Ministère, Interdit de ralentir... C'est clair, non ?

— Carajo, tu sais combien ça pèse une charrette pareille, bougonne l'homme le plus proche ? En plus, gamin, je pourrais être ton grand-père... Alors, file-

2 Pâte de cocaïne

nous un coup de main, si tu veux qu'on passe notre chemin.

Le jeune soldat a soudain très chaud dans la nuque et la sueur ruisselle au creux de ses reins. On ne lui a pas appris à faire face de si près au danger. Il braque sa torche sur le second homme. Tête de méchant, cou de taureau, regard de bœuf, mains grosses comme des pelles.

— Faites pas les payasos.³ J'ai ordre de tirer... Et mon boulot, c'est d'obéir aux ordres.

— La concha de su madre⁴, tu veux quoi, marmonne le premier homme ? Qu'on laisse la petite dame se débrouiller seule ?

— Ooooh, pardon Señora, je ne vous avais pas vue.

Agrippée au volant, une jeune et jolie métisse en larmes bafouille trois phrases à l'adresse du soldat. Il croit comprendre qu'elle est tombée en panne d'essence à deux pas du palais présidentiel juste après la panne d'électricité... D'où sa panique. Surtout qu'elle travaille à San Isidro, un quartier proche des plages du Pacifique, donc à l'autre bout de la ville, et qu'elle ne voulait pas se laisser surprendre par le couvre-feu.

— Ces deux caballeros m'ont porté secours. Sans eux, je ne veux même pas imaginer...

Le petit soldat se sent rassuré et voudrait, sinon aider, du moins trouver les mots pour consoler la dame, si jolie et si gentille. C'est pas facile.

— La vierge veille sur vous, dit-il simplement en se penchant vers la conductrice.

Les quelques mois de caserne ne lui ont pas permis d'intégrer la règle de base de tout soldat : se mé-

3 Les clowns

4 Le con de sa mère

fier de sa propre ombre. Son geste est galant, mais il n'aurait pas dû. Pas un soir comme celui-ci, pas dans le noir. Le plus costaud des deux hommes fait un pas vers lui. Sous les gravats un gamin s'apprête à hurler pour alerter le soldat, les autres lui sautent à la gorge. L'homme sort une lame fine de sa poche, celle dont on se sert pour saigner les moutons. Le soldat sent le danger, une fraction de seconde trop tard. Il dégaine, pour tuer ces deux fumiers qui l'ont pris en traître, sait qu'il faudrait tirer pour appeler à l'aide. Sa main tremble. Le coup part. Il s'effondre.

La conductrice a visé le menton, la balle est ressortie par l'oreille droite. Une trajectoire idéale pour éviter d'avoir à donner le coup de grâce... Le premier homme pointe son revolver en direction des enfants qui détalent dès la première détonation. À la troisième, ils sont loin. L'homme à la lame ouvre le coffre arrière du combi et met en marche le réveil d'un détonateur relié à une ceinture de dynamite. Puis il regarde sa montre et se dirige sans se presser vers la place d'Armes. Son acolyte lui emboîte le pas, dix mètres derrière. L'enfant, qui aurait voulu hurler pour alerter le petit soldat, s'est caché sous les arcades de la place, il ne perd pas les silhouettes de vue, voudrait dénoncer les deux hommes au groupe de militaires qui contrôlent les derniers passants, mais n'ose pas. La conductrice est partie dans la direction opposée de ses complices. Elle s'arrête, compte jusqu'à cent à voix basse et se bouche les oreilles. L'explosion fait voler en éclats les vitres d'immeubles situés à plus de cent mètres. Presque aussitôt, les sirènes de police envahissent le quartier. Le même se dit qu'il a bien

fait de ne rien balancer. On ne sait jamais, des fois qu'on le prenne pour un terruco⁵, lui aussi.

La jeune femme observe pendant plusieurs minutes les uniformes s'agiter autour du cadavre du petit soldat et s'éloigne de la lumière des gyrophares. Une rue à droite, une autre à gauche, le renforcement d'un porche pour laisser passer une jeep. Devant le miroir brisé d'un magasin de vêtements, elle essuie d'un revers de manche le sang qui lui coule sur le visage et fait tomber les éclats de verre pris dans sa chevelure. Elle reprend sa marche, sans jamais forcer le pas, s'est couvert la tête, ne croise personne. Au coin d'une impasse, sur le mur en torchis d'un immeuble abandonné, un chat rouge et jaune renifle une lézarde, les poils hérissés. Elle glisse son arme à l'intérieur et disparaît.

Après chaque vague d'attentats, le tout Lima prie Santa Rosa jusqu'à ce que l'odeur de poudre et de sang se dissolve dans les brumes de l'aube. Le bar El Puente, situé au cœur du quartier de Barranco qui surplombe le Pacifique, est une exception. Ses clients, des Croates, des Espagnols, des Italiens, d'authentiques créoles aussi, mettent un point d'honneur à se retrouver pour trinquer : « A la vie si futile, à la mort qui met tout le monde sur un pied d'égalité ». Sergueï Piatakof, le juif russe qui a inventé le slogan légendaire des lieux est décédé l'an dernier à l'âge de quatre-vingt-douze ans. On boit à sa santé et à celle des rescapés de Stalingrad dont l'ami Sergueï cultivait la mémoire. La conductrice du combi Volkswagen qui se gare sur le trottoir d'en face est une habituée d'El Puente. Elle vient s'y réfugier après

5 Terme péjoratif pour terroriste

chaque opération commando. Elle y venait aussi avant le déclenchement de la lutte armée. D'abord avec son paternel, puis seule ou avec des amoureux éphémères. Mais ce soir, elle hésite. Trop fatiguée, pas envie de parler, juste de boire. Le patron qui vient de l'apercevoir par la fenêtre décide pour elle.

— Pincez-moi, les gars, je rêve. Voyez qui débarque ? Olinda, la belle, pour moi seul.

— Économise ta salive, viejo, répond la jeune femme. Sers-moi plutôt un pisco seco...

— Tes désirs sont des ordres, mi amor, susurre le patron. Après l'après-midi qu'on vient de passer, on a tous besoin...

— D'un peu de tendresse au fond d'un verre, te fatigue pas, je connais le refrain. Alors, remplis le mien, bien à ras et retourne distribuer ton affection aux clients qui en manquent.

Le patron s'éloigne en marmonnant qu'il finira bien par se payer sur la belle pour tous les piscos qu'elle n'a pas payés, depuis le temps. L'ardoise de Olinda est plus salée que les cacahuètes du comptoir.

— Petites les cacahuètes du boss, rigole un client.

Le patron ignore la plaisanterie, allume un vieux poste radio, calé entre les bouteilles, se rassoit devant le tiroir-caisse et compte la recette de la soirée pour se consoler. La présentatrice de l'émission en direct *Alegría del Día* énumère la nécrologie des événements de la journée. Des deux cent trente insurgés de la prison d'El Frontón, aucun n'a survécu, dix autres membres des commandos urbains du Sentier Lumineux ont été abattus lors d'affrontements dans les bidonvilles et une gamine d'à peine quinze ans a été décapitée par l'explosion du bazooka artisanal

qu'elle dirigeait contre la demeure d'un haut gradé de la Marine. Trente-trois policiers, dix-sept soldats, un député de la majorité et sa sœur, ont également perdu la vie dans cette vague d'attentats que le Président de la République qualifie comme étant la plus meurtrière qu'ait connue le Pérou depuis le début de ce qu'il est désormais convenu d'appeler « la guerre sale ».

Une parenthèse musicale, une publicité pour Inca-cola, la boisson nationale, et le patron du bar maudit ce salopard de Mao, les épiciers chinois du quartier qui lui piquent son boulot, les Cubains qui soutiennent toutes les guérillas de la planète. L'équipe de bras cassés affalés au comptoir en rajoute une couche contre les Beatles et les pédés, tous ces fumiers de socialistes qui, en ce moment même, bouffent, picolent et se tapent des mômes dans les palaces de Lima.

— Les bâtards, beugle le patron, me couper le jus alors que j'ai du poisson frais plein le frigo.

Olinda brandit son verre en l'air. Le patron accourt, la bouteille à la main.

— Tu as raison, ma belle, noyons notre chagrin.

Olinda boit cul sec, sans même regarder le patron. C'est comme cela après chaque attentat. Il lui faut boire pour, dans l'ordre, calmer sa rage, oublier la folie du monde et noyer sa tristesse. Mais ce soir, elle a tué un gamin. Sous l'uniforme, d'accord, mais un gamin quand même. Avec ce joli regard noir des enfants quechuas des Andes. Elle aurait pu le rater. Elle aurait dû. Quel risque elle prenait ?

— Un dernier verre, por favor, jefe. Et cette fois, évite le tord-boyaux, sors le vieux Montesierpe que tu planques dans ta réserve.

Olinda a une irrépressible envie de chialer et ne peut s'empêcher de repenser à cette camarade qui lui a un jour conseillé de ne jamais regarder sa victime dans les yeux. À la guerre, on ne choisit pas le visage de son ennemi, ni la tranchée dans laquelle on finit par crever. On décide un jour d'embrasser la cause et on ne peut pas revenir en arrière, alors à quoi bon avoir des regrets ? La conne, se dit Olinda, déjà très saoule, quelle putain de donneuse de leçon ! Elle décide de sortir un instant pour prendre l'air. En face du bar, sur la colline qui surplombe l'océan, le Christ Roi ne scintille pas ce soir. Apagón⁶ oblige. Au pied de la statue géante, en revanche, des centaines de torchons enflammés dessinent une immense faucille croisée d'un marteau non moins géant. Le type même du symbole lumineux qui donne des frissons d'orgueil aux maoïstes en armes et la chair de poule à tous les autres. Olinda se cache derrière un arbre pour vomir. Le sang, rouge comme le drapeau, irrigue le sillon de la révolution, a dit le chef historique du Sentier Lumineux. Olinda a trouvé la phrase poétique. Abimael Guzmán aurait pu condamner à mort la moitié du pays, c'était pareil. Les mots, ça ne vaut rien. Sauf que ce soir, le sang du petit soldat lui a giclé en plein visage. Et Olinda le sent dégouliner à l'intérieur de son crâne. Jamais elle n'aurait dû accepter de porter un revolver sur elle. Jamais. Elle décide de ne pas retourner au bar pour payer. Le patron n'est pas à une tournée près. En face, la discothèque El Otro

6 Coupure générale d'électricité

Mundo vient discrètement d'ouvrir ses portes. Et une bonne dizaine de costauds armés ont pris position pour accueillir les habitués qui auront eu le courage d'affronter la nuit.

L'air est frais, humide, juste ce qu'il faut pour se ressaisir. Olinda marche pendant un bon quart d'heure autour de la fontaine de la place, s'asperge plusieurs fois le visage d'eau glacée, finit par se sentir mieux. Elle ramasse ses cheveux vers le haut pour s'en faire un chignon, se maquille en vitesse dans le rétroviseur d'une camionnette, enfile des lunettes sombres et allume un cigarillo. Il est minuit pile...